

Le Sourire, France, 1994, 90 minutes

Sylvie Gendron

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, S. (1994). Compte rendu de [*Le Sourire, France, 1994, 90 minutes*]. *Séquences*, (174), 40–41.

doit être exécuté même s'il s'agit de mort d'homme.

Pourtant, au milieu de tout le cahot, de la violence et de la cruauté, plane comme une grâce, Marie-Thérèse, admirablement incarnée par l'actrice britannique Kristin Scott-Thomas. Avec une apparente joyeuse légèreté et un flegme à toute épreuve, cachant sa sensibilité sous un certain panache, elle calme les esprits et s'occupe de sa famille comme si de rien n'était. De plus, jamais elle ne nous fait oublier l'amour qu'elle porte à son mari, même lorsqu'elle compromet sa carrière en prenant le parti d'innocents prisonniers bulgares qui travaillent dans son potager, alors qu'ils doivent servir de boucs émissaires et être fusillés pour une action qu'ils n'ont pas commise.

On ne peut non plus passer sous silence le travail de Claudiu Bleont qui campe avec grande justesse un officier à l'allure un peu comique avec sa petite moustache et son monocle, mais dont on ne saurait douter de la droiture et du sens de l'honneur. S'ajoutent à cela des traits attachants comme sa manie de s'excuser auprès de Marie-Thérèse de l'avoir entraînée dans ce trou perdu et sa manière toujours admirative de la regarder.

Pintilie recrée bien toute l'atmosphère de la vie dans une petite garnison. Il se sert d'une belle lumière chaude, parfois éblouissante, comme contrepoint à la sauvagerie et à l'ambition mesquine des hommes. D'ailleurs, sous un aspect presque bucolique, avec des personnages bien construits et des situations dont le cocasse ne dissimule parfois que l'horreur, ce film est trompeur au premier abord : on n'en saisit pas toute la profondeur, ni tout le mordant. Méfiez-vous : tôt ou tard, à la réflexion, vous aurez un choc.

Martin Delisle

UN ÉTÉ INOUBLIABLE – **Réal.**: Lucian Pintilie – **Scén.**: Lucian Pintilie d'après la nouvelle «La Salade» de Petru Dimitriu – **Phot.**: Calin Ghibu – **Mont.**: Victorita Nae – **Mus.**: Anton Suteu – **Son.**: Andrei Papp – **Dir. art.**: Paul Bortnovski – **Cost.**: Miruna Boruzescu – **Int.**: Kristin Scott-Thomas (Debrets), Claudiu Bleont (Capt. Petre Dumitriu), Olga Tudorache (Mme Vorvoreanu), George Constantin (Gén. Tchilibia), Razvan Vasilescu (Lt. Turtoreanu) – **Prod.**: Marin Karmitz – France/Roumanie – 1994 – 80 minutes – **Dist.**: Alliance Vivafilm

Le Sourire

Malgré son titre, ce dernier film de Claude Miller est infiniment triste et, en même temps, à cause de ce titre, on découvre rapidement que le sujet même tourne autour du principe du faux semblant. Je ne sais si Miller serait d'accord avec moi, ou même s'il a eu ces intentions mais, quoi qu'il en soit, la trame narrative du film recèle des éléments bien troublants qui nous laissent perplexes.

Quoi de plus simple pourtant et de plus réjouissant que l'histoire de ce neuropsychiatre à qui on annonce que le prochain infarctus fatal est en vue et qui décide de se donner du bon temps avec Odile, jeune sportive un peu écervelée qui n'a qu'un rêve : faire du strip-tease dans une sordide baraque foraine ? N'est-ce pas là le thème parfait d'un film un peu paillard, un peu roublard ? Malgré cela, moi je n'y ai vu que la démonstration flagrante que les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être.

entendu temporaire, de ces petits dessins que l'on décalque avec de l'eau et qui s'effacent rapidement.

Le Sourire est en fait un film tragique. On s'attend à ce que ce soit Le Clainche, le cardiaque en sursis, qui s'éteigne après avoir trop fait la fête. Ce sera Odile qui partira, surprenant son entourage et le public, achevée symboliquement par une mortelle décharge d'amour charnel. Fin absolument ironique pour notre héroïne puisque, de son propre aveu, Odile voulait faire du strip-tease simplement pour «éclater les couilles» des spectateurs. Dans une scène dantesque, Odile fera sa première expérience du strip-tease. L'ambiance, plus proche de la bacchanale divine et initiatique que du simple spectacle un peu chaud, atteint son apogée lorsque Odile, nue, se jette aveuglément dans la foule des hommes qui l'admirent, telle une prêtresse vierge et puissante qui reçoit son hommage en même temps que son baptême. Il y a dans cette scène à la fois la fascination et l'horreur, le contentement et le dégoût. Et



Jean-Pierre Marielle,
Richard Bohringer et
Emmanuelle Seigner

Ainsi, la sordide baraque de strip-tease se transforme le jour en gentille petite maisonnée bien popote, où les filles font bon ménage avec leur tôle. Ainsi, Odile, qui respire la santé et la joie de vivre, a d'étranges crises de vomissement et souffre de saignements de nez intempestifs. Ainsi découvre-t-on que le sourire même du titre n'est autre que le sillon d'une paire de fesses bien charnues. Et lorsque Odile décide de s'orner d'un tatouage, il est bien

Odile en mourra. On peut presque sentir éclater le cœur et le sexe de celle qui voulait tuer de désir ses adorateurs.

Le règne du faux-semblant atteint aussi son apogée dans la conclusion du film, alors que Miller rend hommage (volontairement ou non) à **Blow-up** d'Antonioni dans une scène qui n'est pas sans éveiller quelque souvenir cinéphilique. Après la mort d'Odile — qui, soi-disant en passant, n'est jamais confirmée verbalement mais

que l'on sent assurément — Le Clainche retourne au court de tennis où il vit Odile pour la première fois. On entend distinctement la balle en jeu et pourtant, le court est désespérément vide. Il reste à Le Clainche ce souvenir sonore d'Odile. Curieux de songer à Odile en termes sonores, non?

Le Sourire est de ces films qui déconcertent et dont on ne peut simplement dire qu'ils sont bons ou mauvais. Si **Le Sourire** ne suscite pas nécessairement l'enthousiasme débridé, il reste dans la tête et, plutôt que de s'effacer lentement, perdure jusqu'à devenir presque obsédant. Il s'agit là d'un film dont on pensait qu'il serait léger et réjouissant; on en sort triste et troublé.

Il faut aussi mentionner les dialogues poétiques et fins, et le jeu remarquable des acteurs (particulièrement de Jean-Pierre Marielle qui est d'une délicatesse touchante et de Richard Bohringer qui, pour une fois et à mon grand soulagement, n'en fait pas trop). De la mise en scène, il n'y a rien à redire et elle nous donne à penser que, de plus en plus, Miller privilégie le fond à la forme.

Dernière note, à la fois sympathique et révélatrice: Miller apparaît brièvement dans son film, dans cette séquence du début qui nous montre l'effet qu'Odile a sur les hommes. Comme les autres, il se retourne sur son passage nous signifiant peut-être que lui aussi en est à un point critique de sa vie — et de sa carrière? — et qu'il s'interroge sur les options qui s'offrent à lui. Comédie douce-amère, **Le Sourire** en est au moins à l'âge mûr des films teintés de regret. Ou qui semblent tels?

Sylvie Gendron

LE SOURIRE — Réal. et Scén.: Claude Miller — Phot.: Guillaume Schiffman — Mont.: Anne-Laure Lafarge — Mus.: Pierre Boscheron, Vincent Glenn et Antoine Ouvrier — Son: Paul Lainé et Gérard Lamps — Dir. art.: Jean-Pierre Kohut-Svelko — Cost.: Jacqueline Bouchard — Int.: Jean-Pierre Marielle (Pierre-François), Emmanuelle Seigner (Odile), Richard Bohringer (Jean-Jean), Chantal Banlier (Loulou), Nathalie Cardone (Brigitte), Bernard Verley (Ma Tante), Nadia Barentin (Gabby), Christine Pascal (Chantal) — Prod.: Jean-Louis Livi et Annie Miller — France — 1994 — 90 minutes — Dist.: C/FP

L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse

En découvrant par l'œil de Raoul, dès les premières images, les amoureux qui s'embrassent, en voyant le jeune homme de vingt ans s'installer à la terrasse d'un café ou déambuler dans les rues de Paris, le spectateur craindra l'une de ces chroniques *marivaudiennes* dont certains Français (suivez mon regard) ont le secret. À moins qu'il ne compte se repaître de dialogues généreux en mots d'esprit et de réflexions plus ou moins inspirées.

Mais non: **L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse** est un film bien peu bavard. Et Raoul, un personnage pour le moins discret. Son désir reste longtemps inexprimé, et sans l'entrée en scène de Virginie, une amie d'enfance, on pourrait croire qu'il ne dira mot avant un bon

de «Don Juan» ne lui donne pas plus d'assurance. Il s'amourache pourtant de Mathilde, une beauté rencontrée lors d'une «boum». Les fréquentations seront brèves: la belle éconduit bientôt son maladroit soupirant. Enfin, Raoul réussit à séduire Isabelle, une vague connaissance qu'il tentait de rejoindre depuis des mois. Cette expérience concrète ne lui apporte pourtant pas de réelle satisfaction. De sorte que cette histoire sans histoire se termine comme elle a commencé: Raoul observe deux amoureux s'embrasser au coin d'une rue. Mais cette fois, il s'agit d'Isabelle...et le point de vue n'est plus le même. Le point de vue, c'est maintenant le nôtre, car désormais nous observons non seulement ce qu'il voit, mais lui-même en arrière-plan.

«L'histoire du garçon qui cherche en vain à s'accomplir» aurait aussi été un bon titre pour ce film. La réussite ne convient



Julien Collet et Sébastien Tavel

moment. En tout cas, ce n'est pas avec elle qu'il pourra concrétiser son innocent phantasme. Même si la jeune femme n'a rien d'une sainte-nitouche.

Tout le contraire de Raoul, cette Virginie. Un rien l'excite et la rend volubile. Pour l'instant, sa récente découverte du rapport Hite (elle retarde un peu!) alimente le feu roulant de sa conversation. Le jeu survolté de son interprète nous rappelle Marie Dubois dans **Jules et Jim** (dont Philippe Harel nous présente par ailleurs un extrait lors d'une séquence ultérieure). À sa demande, Virginie conseillera Raoul dans l'art de plaire. Il faut dire que l'autre en a besoin; timide et même quelque peu timoré, il va jusqu'à s'excuser lorsqu'un inconnu le bouscule dans la rue. La lecture

pas à Raoul. Il cherche, et quand il trouve, la déception n'est pas loin. Alors il recommence à zéro. Sa journée de travail (il fait des photocopies au CNRS) et sa période d'observations terminées, Raoul regagne sa chambre de bonne et collige dans un cahier ses plus anodins faits et gestes (le metteur en scène fait sensiblement la même chose). En parallèle, il rédige un mémoire de maîtrise intitulé «Le Blanc dans la peinture». Le blanc, c'est la négation de l'effet facile. Toutes les couleurs se fondent pour donner la plus discrète des teintes, c'est-à-dire l'absence de teinte. Serait-ce que **L'histoire du garçon** est une œuvre fade? Non, pas plus que banale. Mais le film de Philippe Harel revendique la banalité. Pourquoi s'en plaindre? À une époque qui assigne de plus